

Un bilan de leur passage : le cheminement d'anciens étudiants lavallois après Artefact

L'édition spéciale 15^e anniversaire était une belle occasion de retracer le parcours d'anciens étudiants lavallois ayant fait des études au sein de ce qui est appelé aujourd'hui le Département des sciences historiques de l'Université Laval et qui exercent maintenant différentes professions en lien avec l'histoire. Cet exercice rétrospectif effectué par les auteurs se révèle aussi encourageant en ces temps incertains pour les jeunes qui aspirent à des carrières dans le giron des sciences humaines.

Nous avons donc contacté Mme Marie-Ève Bonenfant¹, Mme Catherine Ferland² et M. Stéphane Savard³ avec beaucoup d'espoir pour un projet qui nous semblait porteur. Ceux-ci ont immédiatement répondu positivement à notre appel et ont accepté, avec grande générosité, de plonger dans leurs souvenirs afin de nous offrir un aperçu de leur passage au colloque d'Artefact et des retombées personnelles ou professionnelles qui ont suivi. Alors voici, avec humilité, humour, franchise et parfois une teinte d'émotion, le parcours biographique de jeunes professionnels inspirants pour leurs collègues, mais surtout pour la relève.

1. Marie-Ève Bonenfant est titulaire d'une maîtrise en histoire de l'art de l'Université Laval. Au fil de ses expériences professionnelles, elle a développé une spécialisation en patrimoine bâti. Elle travaille comme conseillère en patrimoine à la Direction générale du patrimoine du ministère de la Culture et des Communications. Elle a publié un livre intitulé *Les escaliers en fer de la ville de Québec: entre fonctionnalité et représentation (1880-1900)* aux Éditions du Septentrion.
2. Catherine Ferland est historienne professionnelle, conférencière et consultante en histoire culturelle du Québec. Elle a écrit, dirigé ou codirigé plusieurs livres dont *Femmes, cultures et pouvoir. Relectures de l'histoire au féminin* (PUL, 2011), *Bacchus en Canada* (Septentrion, 2010) et *Tabac & fumées. Regards multidisciplinaires et indisciplinés sur le tabagisme, xv^e-xx^e siècles* (PUL, 2007). Elle collabore régulièrement à plusieurs médias dont ICI Radio-Canada, MATv, Historia, le magazine 1608 et *Le Devoir*. Elle est présidente des Services Vita Hominis, une entreprise de rédaction biographique.
3. Stéphane Savard est professeur adjoint au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal. Il se spécialise en histoire politique du Québec/Canada au 20^e siècle, plus particulièrement en histoire de la culture politique québécoise et canadienne et en histoire des enjeux énergétiques au Québec. Il est l'auteur du livre *Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005* (Septentrion, 2013) et codirecteur, avec Jérôme Boivin, de l'ouvrage collectif *De la représentation à la manifestation: groupes de pression et enjeux politiques au Québec, 19^e et 20^e siècles* (Septentrion, 2014). Il est également directeur de la revue *Bulletin d'histoire politique*.

Portrait d'une historienne de l'architecture

Marie-Ève Bonenfant

L'histoire de l'art n'est pas un domaine d'études conventionnel. D'ailleurs, aucun des tests de personnalité réalisés dans mes cours « d'éducation au choix de carrière » n'avait prédit que je m'y orienterais ! Faisait-il seulement partie des résultats possibles ? Quoi qu'il en soit, il en était ressorti que j'avais plus d'affinités avec les sciences humaines que naturelles. Je suis donc naturellement allée vers les Lettres au cégep. Une fois mes études collégiales complétées, ayant tout juste 20 ans, j'ai voulu vivre l'expérience d'un grand voyage, sac au dos, en Europe. À mon retour, j'ai commencé un baccalauréat en enseignement du français au secondaire, une formation qui allait me conduire certainement vers un emploi stable. Or, le plan allait changer; après avoir complété trois sessions et un stage d'observation, j'ai dû me rendre à l'évidence que la perspective de cette carrière ne m'excitait pas beaucoup. J'ai donc abandonné ces études. Mes proches et les professeurs côtoyés pendant cette période furent étonnés de ma décision; ils furent aussi surpris lorsque je leur annonçai que j'empruntais la voie de l'histoire de l'art, sans savoir quel avenir me réservait ce changement de direction.

J'ai découvert un intérêt pour l'histoire de l'art au cours de ma formation collégiale en visionnant des diapositives de mauvaise qualité représentant des toiles des grands maîtres de la peinture européenne, des vestiges de temples de l'Antiquité et des réalisations extraordinaires du Moyen Âge et de la Renaissance. Mon voyage en Europe m'a permis d'observer de près plusieurs des œuvres étudiées; elles étaient combien plus impressionnantes vues de près ! C'est à ce moment que s'est affirmé mon intérêt pour les Beaux-Arts. Puis, c'est en discutant avec des amis, et plus particulièrement avec un client régulier de la librairie où je travaillais, que j'ai décidé de m'inscrire au baccalauréat en histoire de l'art. Ce client intéressant et passionné était, par le plus grand des hasards, directeur du Département d'histoire de l'art de l'Université Laval.

Ma façon d'aborder les études universitaires s'est transformée à ce moment. Je voulais poursuivre des études pour apprendre, pour développer cette passion et cette soif de connaissance d'abord et avant tout. Je n'étais pas préoccupée par les perspectives d'emploi en lien avec l'histoire de l'art, mais souhaitais simplement que mon champ d'études soit captivant.

Dès la première session d'études en histoire de l'art, j'ai été emballée, la matière était passionnante. La perspective de la maîtrise s'est tout de suite imposée, ce que j'ai rapidement signifié à celui qui allait devenir mon directeur de maîtrise, Marc Grignon. Mon intérêt pour l'histoire de l'architecture se précisait au fil de mes études. J'étais fascinée par les

différents contextes socioéconomique et socioculturel dans lesquels s'inscrivent les grands projets d'architecture. Le génie créateur des architectes, qui ont marqué leur temps et leur histoire, me fascinait tout autant.

Mes études supérieures à l'Université Laval ont été stimulantes, notamment grâce aux travaux d'auxiliaire d'enseignement et de recherche que j'ai effectués pour le professeur Grignon. C'est d'ailleurs au cours d'un de ces contrats de recherche que j'ai choisi mon sujet de maîtrise. En effet, j'ai découvert la richesse de la documentation existante sur les escaliers publics en passant un été à fouiller les fonds des Archives de la Ville de Québec sur ce thème. La recherche dans les documents anciens m'a beaucoup plu, notamment celle des fonds photographiques. Ma fréquentation assidue du centre d'archives m'a permis de tisser des liens professionnels avec le personnel et de faire connaître mes travaux. Grâce à ces relations, j'ai été sollicitée afin de donner une conférence sur un fonds d'archives leur appartenant dans le cadre du 400^e anniversaire de la ville.

Au cours de mes études supérieures, j'ai participé à titre de conférencière aux colloques organisés par l'Association étudiante des 2^e et 3^e cycles du Département des sciences historiques de l'Université Laval. Ma première participation a été l'occasion de présenter un travail complété dans le cadre d'un séminaire de deuxième cycle. Lors de ma deuxième participation, j'ai présenté l'avancement de mes travaux de recherche à la maîtrise. Ces expériences de communication ont été très enrichissantes et formatrices. Elles m'ont permis de partager, avec mes pairs, des connaissances acquises dans mon domaine, et ce, avec sérieux et professionnalisme. La publication d'un texte dans les Actes du colloque m'a aussi permis de faire ma première publication scientifique. Je me suis également impliquée dans l'Association, et j'ai participé au comité pour la publication des Actes du 4^e colloque. L'ensemble de ces réalisations m'a permis de construire un *curriculum vitae* digne d'intérêt.

Tout au long de mon parcours académique, j'ai eu la confirmation d'avoir fait le bon choix. Étudier l'histoire de l'art était facile pour moi puisque j'aimais la matière, j'étais curieuse d'apprendre. Au cours de la maîtrise, j'ai obtenu une bourse du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Cette aide financière a été stimulante pour la poursuite de mes études et m'a permis de me consacrer entièrement à la recherche et à la rédaction. Mon sujet de mémoire, les escaliers publics en fer et en fonte de la ville de Québec, m'a fait découvrir l'histoire de ma ville sous un autre angle. Thème inusité, il s'est avéré un objet d'études passionnant et a suscité beaucoup d'intérêt autour de moi. J'ai d'ailleurs eu l'opportunité de publier mon mémoire aux éditions du Septentrion grâce à une aide financière obtenue du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CÉLAT).

Mes premières expériences sur le marché du travail ont été déterminantes pour la suite de mon parcours. Parallèlement à mes études

universitaires, j'ai occupé un emploi à temps partiel pour un organisme en patrimoine, le Conseil des monuments et sites du Québec (maintenant Action patrimoine). Engagée comme agente de liaison d'un comité se positionnant sur des enjeux de préservation du patrimoine bâti, j'ai pu me familiariser avec la notion de patrimoine, connaître les différents acteurs dans le milieu et développer, petit à petit, une expertise. Ce passage dans le milieu de la préservation m'a convaincue de la place importante qu'occupent l'histoire et le patrimoine dans la société et m'a donné envie de poursuivre dans cette voie. Dans le contexte de cet emploi, j'ai fait la connaissance d'un consultant en patrimoine de la firme Patri-Arch, avec qui j'ai travaillé quelques années. Cette expérience de travail, très enrichissante, m'a permis de développer une grande connaissance du patrimoine bâti québécois. J'ai participé à la réalisation d'inventaires architecturaux dans des municipalités situées aux quatre coins du Québec (Trois-Rivières, Percé, Saint-Jean-sur-Richelieu, Pointe-Claire), à l'analyse patrimoniale des couvents, monastères et autres édifices religieux érigés sur le territoire de la ville de Québec et à la rédaction de textes d'interprétation du patrimoine. Ces différents mandats m'ont mise en contact avec la richesse du patrimoine bâti du Québec et m'ont convaincue de l'importance de sa préservation et de sa mise en valeur.

On m'a offert, il y a déjà neuf ans de cela, de joindre une équipe de jeunes professionnels à la Direction du patrimoine du ministère de la Culture et des Communications comme rédactrice d'énoncés d'importance patrimoniale pour les biens protégés en vertu de la Loi sur les biens culturels (devenue la Loi sur le patrimoine culturel). Ce projet s'inscrivait alors dans une initiative à l'échelle canadienne, la constitution d'un Répertoire canadien des lieux patrimoniaux. Il s'agissait pour moi d'une opportunité intéressante pour mettre en pratique les notions déjà acquises et pour élargir ma connaissance du patrimoine québécois.

La rédaction m'a occupée pendant un certain temps, puis j'ai obtenu différents mandats au sein de ce qui est devenu aujourd'hui la Direction générale du patrimoine. J'y occupe, depuis quelques années déjà, un poste de coordonnatrice d'un comité chargé d'analyser les propositions d'attribution de statut en vertu de la Loi sur le patrimoine culturel. Mon emploi actuel s'inscrit en continuité avec les expériences acquises par le passé, et me permet de développer de nouvelles connaissances et compétences. Le travail, qui s'exerce à l'intérieur d'un cadre légal, celui de la Loi sur le patrimoine culturel, représente un défi stimulant.

Les activités de perfectionnement, de recherche et de communication sont importantes dans mon travail puisqu'elles font appel aux compétences développées pendant mes études supérieures. Ainsi, au cours des dernières années, j'ai notamment offert des formations sur la Loi sur le patrimoine culturel dans différents cours universitaires de premier et deuxième cycle. J'ai aussi présenté l'action de l'État québécois dans la protection du patrimoine moderne au Québec lors d'une

conférence que j'ai prononcée au colloque *La sauvegarde de l'architecture moderne au Québec, au Canada et ailleurs*. Cette rétrospective a été publiée par la suite dans les actes du colloque. J'ai aussi participé à un stage en France offert aux professionnels œuvrant dans le milieu de la culture et du patrimoine. Au cours de ce séjour de trois semaines, j'ai eu la chance de rencontrer différents acteurs de la protection du patrimoine français et d'établir des liens entre nos différentes pratiques.

Aujourd'hui, je poursuis mon travail à la Direction générale du patrimoine en étant toujours animée par la volonté de préserver, de faire connaître et de mettre en valeur des éléments significatifs de notre patrimoine au bénéfice des générations futures. J'éprouve toujours un sentiment d'accomplissement lorsque mon travail et celui de mes collègues contribuent à la protection d'un bien patrimonial.

Je continue de cultiver ma passion pour l'art et l'architecture dans ma vie personnelle, entre autres par les voyages. La découverte de collections d'art dans différents musées du monde et l'exploration de l'architecture de toutes les époques continuent de me fasciner et de toucher ma sensibilité.

De l'érudition à la passion. Quand l'histoire mène à tout !

Catherine Ferland

C'est avec plaisir que j'ai accepté l'invitation du comité d'Artefact de préparer un petit témoignage de mon passage à l'Université Laval et de mon parcours professionnel. Cela tombe à un moment où je ressens le besoin de partager mon expérience et d'aider la relève en sciences historiques à faire sa place, alors j'en suis d'autant plus ravie. Je vous livre donc, en toute honnêteté, le récit du chemin parcouru dans les quinze dernières années.

Je suis arrivée à l'Université Laval en 1999. Je venais de compléter mon baccalauréat en histoire au bout de la 170, à l'Université du Québec à Chicoutimi, et je désirais entreprendre une maîtrise. Après quelques tergiversations, j'ai fini par fixer mon sujet : ce serait l'histoire des boissons et des buveurs en Nouvelle-France ! Mais d'une chose à l'autre, mon projet de mémoire a pris une envergure telle qu'on m'a proposé de passer directement au doctorat l'année suivante, à l'automne 2000. C'est comme cela que je suis devenue doctorante sous la direction de Laurier Turgeon et Alain Laberge.

J'ai commencé à m'impliquer dans la vie étudiante, notamment au sein du comité étudiant du CIEQ, où j'ai contribué à la préparation du tout premier colloque étudiant, ainsi que dans la troupe de théâtre du Département d'histoire, *Les Menus Plaisirs*. C'est au colloque d'Artefact que j'ai donné l'une de mes toutes premières communications scientifiques. J'étais terrifiée ! Il faut dire que j'étais une personne plutôt réservée et timide, un aspect de ma personnalité que j'ai tenté de surmonter le mieux possible. Le théâtre et les colloques m'y ont bien aidée. Mes années d'études de maîtrise et de doctorat à Laval ont constitué une période formidable, au cours de laquelle j'ai fait la connaissance de gens dont je suis encore très proche aujourd'hui.

J'ai soutenu ma thèse de doctorat en mars 2004... avec un bébé de 4 mois, Évelyne. C'est incontestablement l'une des expériences les plus mémorables de ma vie ! J'étais honorée que Claude Fischler, grand sociologue français de l'alimentation et auteur de *L'Homnivore*, ait accepté de faire le voyage jusqu'au Québec afin de participer à mon jury de thèse.

Par la suite, j'ai entrepris un postdoctorat à l'UQAM en histoire du tabagisme canadien. J'ai enseigné au 2^e cycle et j'ai organisé une journée d'étude qui a débouché sur la publication d'actes de colloques aux PUL. Étant entre-temps devenue maman pour la seconde fois, avec la naissance d'Édouard-Laurent, l'expérience postdoctorale a été exigeante mais très formatrice... et, d'une certaine manière, assez représentative de ce que serait désormais ma vie, entre famille et carrière !

Les offres de postes universitaires n'étant pas fréquentes, j'ai accepté des mandats administratifs dans diverses unités. C'est ainsi que j'ai travaillé à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval, puis comme coordonnatrice du CIEQ. Après quelques mois au ralenti pour accueillir mon troisième enfant, Eugénie, j'ai commencé à enseigner au Département d'histoire comme chargée de cours, tout en étant éditrice et adjointe à la coordination de l'*Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*. Je suis aussi devenue professeure associée à l'Université de Sherbrooke, où j'ai dirigé des étudiants de maîtrise et organisé un colloque international en histoire des femmes avec la complicité de mon collègue et ami Benoît Grenier. J'ai aussi remanié ma thèse de doctorat afin que puisse enfin paraître *Bacchus en Canada* aux éditions du Septentrion. Cadeau inespéré, ma plume « gourmande » m'a valu une chronique mensuelle dans *Le Devoir*, un journal avec lequel je collabore depuis 2012. Tandis que j'écris tout cela, je me demande comment j'ai fait pour mener de front tous ces pôles très exigeants ! Au jour le jour, je suppose. J'ai eu le bonheur de travailler à l'*Encyclopédie* pendant quatre ans et demi, supervisant la publication d'une centaine d'articles, jusqu'à ce qu'un certain gouvernement fédéral se mette à sabrer les subventions accordées à la culture...

Il est maintenant temps de vous révéler quelque chose d'important. Pendant une dizaine d'années, j'ai certes réalisé beaucoup de projets, mais j'ai vécu d'une certaine façon « entre parenthèses », dans l'attente d'obtenir un poste de professeur régulier dans une université. Parce que, dans mon esprit, il ne faisait aucun doute que je finirais par atteindre ce but que je poursuivais depuis le début de ma maîtrise.

Je savais évidemment que certains titulaires de doctorat ne deviendraient jamais professeurs, mais je n'avais jamais envisagé la possibilité de faire partie de ce groupe des non-élus. Après tout, je me sentais comme un poisson dans l'eau en milieu universitaire... du moins le croyais-je fermement. Comme tous les jeunes docteurs, j'ai posé ma candidature aux postes qui étaient affichés en histoire canadienne, une opportunité qui ne se présentait qu'environ une fois tous les deux ans. J'ai été retenue en entrevue toutes les fois. Et à chaque fois, on a finalement choisi quelqu'un d'autre.

Parents et amis me disaient « Quelque chose de meilleur t'attend ailleurs » et je m'efforçais d'y croire. Mais cet ailleurs ne pouvait être, dans mon esprit, que dans le giron universitaire.

Rebuffade après rebuffade, le doute a fini par s'installer.

Puisque je n'étais pas restée les bras croisés en attendant « mon destin » et que j'avais accepté des contrats administratifs (que j'ai détestés, je l'admets) ainsi que des mandats touchant l'histoire et l'édition (que j'ai adorés), la lumière s'est faite progressivement. Après un ultime contrat, un « job de bureau » qui m'a fait réaliser à quel point le 9 à 5 n'était pas

pour moi, j'ai décidé de me lancer. D'émerger des limbes professionnels où je me trouvais. Et de revendiquer (par et pour moi-même) ce que je suis vraiment.

D'une non-identité de non-professeure, je suis née à mon identité d'historienne professionnelle. Une révélation. Parce que quand on passe pratiquement 15 ans de sa vie (j'inclus les années d'études) à se définir à travers quelque chose, c'est une véritable crise existentielle qui se produit lorsque l'on finit par admettre que notre voie se trouve ailleurs.

Je suis entrepreneure. Je me suis créé une activité professionnelle sur mesure, constituée de mandats diversifiés où la communication (écrite, radio, télé) est centrale mais où la recherche n'est jamais bien loin. Et depuis que j'ai choisi d'ouvrir mes ailes pour lancer mon entreprise, je mesure à quel point ce mode de vie me convient. S'y entremêlent et s'y consolident des passions et des compétences que j'avais mises de côté pour étudier en histoire, comme le journalisme et la psychologie. Je me promène partout au Québec. En tant qu'historienne, je travaille avec des musées, des maisons d'édition, des stations de radio, des festivals, des sociétés d'histoire et de généalogie, des réalisateurs et des producteurs, des magazines et des revues, des artistes et même des vigneron! Avec ma division Services Vita Hominis, je réalise le récit de vie de grands patrons d'entreprises. Et avec ma collègue Marie-Hélène Janvier, j'ai mis sur pied l'Académie Odyssée afin d'offrir des ateliers de formation en communication aux étudiants en sciences humaines et sociales. Je suis un électron libre dans l'écosystème des historiens québécois. J'apprécie cette variété et surtout l'immense liberté dont je jouis au quotidien : toute occupée que je sois, je peux participer à des projets stimulants et un peu fous comme Muséomix, la Revengance des Duchesses, TEDxQuébec, le programme des Mentors de l'Université Laval... Et surtout, j'ai la chance de voir grandir mes trois beaux enfants maintenant âgés de 12, 10 et 8 ans, qui me rendent très fière... et qui sont eux aussi bien fiers d'avoir une maman historienne!

Suis-je pour autant en froid avec le milieu académique? Mais non. Je maintiens au contraire d'excellents liens avec les collègues universitaires. J'ai tout simplement compris que ma véritable place était ailleurs, dans « le monde ». J'adore transmettre la passion de l'histoire au grand public, de manière ludique, à travers mes écrits et mes autres interventions médiatiques. C'est là que je peux déployer réellement ce que je suis et ce que j'ai à offrir à la société, comme femme, comme historienne, comme Québécoise. Que je peux militer, à ma façon, pour une meilleure connaissance de ce que nous sommes. Et j'anticipe avec plaisir tous les projets que l'avenir m'amènera!

Mini-entrevue accordée à Kim Chabot qui témoigne bien de l'un de mes champs d'expertise, l'histoire de la Nouvelle-France. Kim m'a donné sa permission de reproduire notre entretien pour Artefact.

Méconnue, mais adorée Nouvelle-France

par Kim Chabot

La Nouvelle-France a de quoi fasciner, surtout dans la région de Québec où la proximité avec l'histoire est grande. Toutefois, cet intérêt se double d'une méconnaissance notable sur le sujet, estime l'historienne et conférencière Catherine Ferland. Pire: celle qui s'est spécialisée dans le volet culturel de la période croit que plusieurs mythes subsistent, malgré les efforts de vulgarisation en la matière.

Qu'est-ce qui explique la fascination que nous avons pour cette époque?

L'endroit où l'on est, Québec, joue pour quelque chose. Je pense qu'on a un attachement particulier à cette époque parce que c'est ici que tout a commencé. [...] Avec la généalogie aussi, il y a un intérêt accru. On a la chance d'avoir des archives accessibles qui n'ont pas été détruites par la Révolution française. Ça permet de raccrocher organiquement chaque Québécois de souche française à ses ancêtres.

Collectivement, que savons-nous de la Nouvelle-France?

Pas tant de choses que ça. Pour bien des gens, la période est abstraite. Si on leur demande de nommer des personnages marquants, la plupart nomment Samuel de Champlain, mais certains vont parler de gens du XIX^e siècle. On voit que la connaissance du passé lointain du Québec se confond dans une espèce de brouillard. Les gens vont se souvenir de ce qu'ils ont appris à l'école, mais ce ne sont pas des grosses connaissances.

Nous n'aurions donc que peu de connaissances sur la période, mais en avons-nous une perception idéalisée? En a-t-on fait un mythe?

Oui et non. Il y a eu certains moments dans notre histoire où, pour des raisons politiques, on a glorifié nos débuts. On mettait de l'avant que nos ancêtres étaient des pionniers, qu'ils ont défriché la terre et que leur tâche a été très importante. À quelque part, c'est vrai. Il faut toutefois nuancer entre l'instrumentalisation de l'histoire et ce qu'il s'est réellement passé.

Et la réalité d'alors, elle était comment?

Ici, tout était à faire. [...] D'un autre côté, nos ancêtres avaient de belles conditions sur certains plans. En Europe, certains endroits

étaient habités depuis des milliers d'années et étaient déjà pollués au XVII^e siècle. Quand les colons arrivent ici, ils se rendent compte qu'il y a de l'eau pure et qu'on peut chasser alors qu'en Europe, les terrains de chasse sont réservés aux seigneurs. On en voit rapidement les effets sur la croissance des habitants. Après une génération ou deux, les gens sont bien portants et plus grands.

Quels mythes perdurent sur la Nouvelle-France?

Disons qu'il y a eu toutes sortes de faussetés qui ont été véhiculées sur les Filles du Roy parce qu'une grosse proportion d'entre elles venait de La Salpêtrière. C'était un orphelinat où il y avait une aile pour les femmes de mauvaise vie. Les Filles du Roy étaient plutôt des orphelines avec un certificat de bonnes mœurs. C'est un mythe qui prend beaucoup de temps à déconstruire parce que ça participe à une vision romantico-trash du passé.

Ce qu'il me reste d'Artefact... ou souvenirs fragmentés d'une décennie lavalloise

Stéphane Savard, professeur, UQAM

En acceptant avec enthousiasme cette commande du Comité d'édition des Actes, j'ai pensé que ce serait l'occasion pour moi de faire une pierre, deux coups : d'abord participer de nouveau à cette initiative étudiante de premier plan que j'ai longtemps eu à cœur, et ensuite prendre un rare moment de recul pour tirer un trait sur mon parcours académique depuis une quinzaine d'années déjà. Si la première raison de mon acceptation fut une véritable partie de plaisir, je me rends toutefois compte au moment d'écrire ces lignes à quel point il peut être difficile, pour un historien, de se pencher sur sa propre expérience. Une question est revenue sans cesse hanter mon esprit, chercheur que je suis sensible aux enjeux mémoriels et à leurs écueils : suis-je en train de proposer la bonne interprétation des événements que j'ai vécus, de l'expérience que j'ai acquise, ou est-ce plutôt une déformation des faits engendrée par les jeux de ma mémoire ainsi que par une tentative refoulée d'interpréter le présent à l'aide du passé? Je n'ai malheureusement pas la réponse à cette question. « Cordonnier mal chaussé », me dira-t-on. « Faute avouée, à demi pardonnée », répondrai-je, sans véritablement répondre au problème soulevé...

Passionné d'histoire depuis le primaire (mon professeur de cinquième année, Jean, m'a transmis sa passion), mais également féru de géographie et, de manière plus large, des sciences humaines en général, je suis entré au Cégep de Sainte-Foy en Sciences humaines avec mathématique en septembre 1998 dans l'objectif de butiner plusieurs disciplines et, éventuellement, de me faire une idée sur mes choix de carrière. Or, au moment de faire mon inscription à l'université, je me rappelle avoir longuement hésité quant au choix final de mes études : irai-je en géographie (surtout la géographie humaine) ou en histoire? Étant incapable de retrouver le fil de mon raisonnement d'alors, je ne puis dire pourquoi j'ai finalement opté pour cette seconde option (un choix que je ne regrette évidemment pas!). En septembre 2000, je suis donc entré au baccalauréat en histoire à l'Université Laval, dans ma ville de naissance et dans la ville où j'avais toujours vécu. De ces deux années passées dans les murs du pavillon Charles-De Koninck (j'ai remporté la bourse C.D. Howe qui m'a permis de me rendre à l'Université de Toronto pour ma deuxième année de baccalauréat), j'en garde le souvenir d'un étudiant... qui étudiait! J'étais plutôt en marge des activités sociales organisées par les membres de l'association étudiante de premier cycle. « Effacé », je dirais que c'est le terme qui me décrivait le mieux pour cette période.

À la fin du baccalauréat, au printemps 2003, il est devenu clair que je souhaitais poursuivre des études de deuxième cycle en histoire. C'est à partir de ce moment – je dois l'avouer! – qu'a commencé à germer dans mon esprit une idée toute folle : celle de devenir un jour professeur d'université! Dans ma recherche d'un directeur avec qui travailler pour ma maîtrise, le hasard de la vie (une recommandation de Réal Bélanger) m'a fait rencontrer le professeur qui marqua à jamais ma formation : Martin Pâquet. Nouvellement arrivé à l'Université Laval depuis deux ans (si ma mémoire est bonne), Martin Pâquet a su se montrer enthousiaste à l'égard de mon projet. Dès notre première rencontre, il était clair que ce grand érudit à la voix forte et à l'allure « motard » ne me permettrait pas de déroger à mes objectifs et me forcerait ainsi à me surpasser.

Au début de ma deuxième année de maîtrise, à l'âge de 23 ans, j'ai appris que j'étais atteint d'un cancer. Venant tout juste de terminer mes recherches en archives et de commencer la rédaction de mon mémoire, j'ai dû entreprendre des traitements intensifs de chimiothérapie qui, en quelque sorte, ont mis une pause dans ma vie. Entre deux traitements, alors que j'avais parfois jusqu'à deux semaines « de repos », je m'efforçais de rédiger des sections de chapitres de mémoire. Si j'étais très bien entouré de ma famille et de mon amour Sophie, je ressentais toutefois le besoin, lorsque faire se peut, de me rendre à l'Université Laval pour rencontrer collègues et amis, pour me sentir vivant et toujours actif. Je dirais qu'une part de l'attachement que je porte à cette université provient de cette expérience personnelle. Je dirais également que les recherches et la rédaction d'un mémoire ou d'une thèse, qui prennent des années de notre vie, se déroulent rarement sans anicroche de toutes sortes. Ce sont des épreuves académiques, personnelles ou familiales avec lesquelles il faut apprendre à composer. Remarquez que nous n'avons pas besoin de vivre de telles sources de stress pour « décrocher » de son sujet et profiter de la vie... Il faut se le dire!

À la fin du printemps 2005, alors que les médecins ont annoncé ma rémission, j'ai pu avec joie terminer la rédaction de mon mémoire et me tourner vers l'avenir. Grâce à Martin qui a toujours agi dans un rôle de « passeur », j'ai pris conscience pendant mes études de deuxième cycle que ce n'était pas tout d'étudier l'histoire, mais qu'il fallait également apprendre à faire de l'histoire, à devenir historien. Il fallait, entre autres, apprendre à communiquer de manière scientifique et accessible les résultats de ses recherches, tant à l'oral qu'à l'écrit. C'est ainsi que les études de doctorat se sont bien entendu imposées, mais aussi et surtout que je suis sorti de ma coquille et que j'ai pris goût à m'impliquer dans mon milieu historien. S'il fut une ligne directrice à cette implication, c'est bien celle de l'apprentissage personnel du métier d'historien et, plus tard, celle de la transmission à mes collègues de ces éléments de pratique du métier d'historien.

Ayant choisi une fois de plus l'Université Laval comme lieu de mes études de troisième cycle (un choix en partie imposé par mes nombreux suivis médicaux et en partie assumé par le type d'histoire que je comptais faire), j'ai débuté le doctorat en septembre 2005. C'est dans cet esprit d'ouverture envers une implication dans mon milieu historien que j'ai décidé de poser ma candidature comme conseiller auprès de l'Association étudiante de deuxième et troisième cycle (Artefact), possiblement encouragé, si je me rappelle bien, par un de mes collègues et amis, Van Troi Tran. Ce qui a rapidement attiré mon attention et mon enthousiasme était, d'une part, le travail d'organisation du colloque étudiant qui occupait alors le gros des tâches de l'Asso et, d'autre part, celui de l'organisation d'événements festifs pour sortir les étudiants des cycles supérieurs de leur isolement relatif. Ces deux aspects de mon implication ont guidé mon approche en tant que président de l'Asso étudiante pour les années 2006-2007 et 2007-2008.

Au lieu de considérer Artefact comme un lieu de militantisme étudiant (chose que j'aurais peut-être dû faire, mais que je laissais volontiers au vice-président ou à toute autre personne du Comité exécutif), je considérais cette association comme un lieu de formation (apprendre à organiser un colloque d'envergure), avec pour mission d'offrir aux étudiants et étudiantes l'opportunité de parfaire leur expérience de communication scientifique en compagnie d'autres collègues étudiants. J'ai d'ailleurs eu un plaisir fou à travailler avec les membres des différents comités exécutifs successifs qui ont contribué à faire du colloque étudiant un succès et un gage de fierté. De 2006 à 2008, le colloque étudiant est d'ailleurs passé d'un colloque québécois (une trentaine de conférenciers en février 2006, provenant de 4 universités québécoises) à un colloque aux allures pancanadiennes (54 propositions retenues pour février 2008, provenant de 10 universités québécoises, canadiennes et américaines), voire « internationales », comme l'a illustré la nouvelle appellation du colloque d'Artefact depuis 2008-2009 (alors sous la présidence de Valérie Lapointe-Gagnon). Davantage qu'un lieu de rassemblement et d'expérience pour les étudiants des cycles supérieurs de l'Université Laval, le colloque d'Artefact est ainsi devenu au fil des années un passage obligé pour plusieurs jeunes chercheurs québécois et canadiens, une réussite qui fait l'envie d'autres universités francophones québécoises.

Le succès du colloque d'Artefact ne serait peut-être pas aussi grand sans le sérieux et la « pérennité » qu'offrent les Actes du colloque. Ces Actes permettent sans aucun doute aux étudiants des cycles supérieurs d'obtenir une expérience de publication scientifique évaluée par les pairs (ici les collègues étudiants). Là aussi, dans un désir de parfaire mon apprentissage du métier d'historien et de poursuivre mon implication, j'ai également accepté de codiriger les Actes du colloque étudiant (Actes du 6^e colloque et Actes du 7^e colloque). Ce fut pour moi une révélation : le travail d'évaluation scientifique et d'édition d'un manuscrit m'a beaucoup plu. C'est en quelque sorte le premier jalon d'une implication

plus grande dans le monde de l'édition scientifique qui m'a aidé à devenir l'un de membres fondateurs de la revue électronique *HistoireEngagée.ca* et qui m'a permis de m'impliquer, par la suite, dans le Comité de rédaction du *Bulletin d'histoire politique* et, à partir du printemps 2014, d'assumer la direction de cette revue.

Pour revenir à mon implication au sein d'Artefact, j'ai toujours considéré qu'un des grands dangers que courent les étudiants et étudiantes à la maîtrise et au doctorat est la solitude et la procrastination qui peuvent s'emparer d'eux, particulièrement pendant cette période où la scolarité se termine et où ils et elles se retrouvent seul(e)s avec leur projet de mémoire ou de thèse. Ce « no man's land » qui s'étire entre un an et plusieurs années est parfois rempli d'écueils méthodologiques, conceptuels, archivistiques, personnels, etc., dont il est toujours plus facile de s'en sortir en compagnie de collègues, souvent grâce à la discussion et à l'entraide. C'était d'ailleurs un argument utilisé par les membres du Comité exécutif que je présidais lorsque nous avons fait une demande pour qu'Artefact obtienne enfin un local où elle puisse accueillir les collègues étudiants. Ce fut chose faite en 2007-2008.

J'ai quitté Artefact en septembre 2008. Après y avoir consacré trois années, il était temps pour moi d'entreprendre le dernier droit chemin avant le dépôt de la thèse... chemin qui durera encore un an et demi! Après le dépôt initial à l'hiver 2010, j'ai finalement réalisé la soutenance de ma thèse en juin de la même année. Je me rappelle que bon nombre de personnes, y compris mon directeur, me disaient de « profiter de ce beau moment ». Or, il peut être difficile de pleinement savourer cet événement en raison du stress qui ronge toujours le doctorant qui, une fois le processus terminé, sait qu'il obtiendra alors le grade de docteur. Avec un peu de recul, je peux dire que ce fut effectivement un superbe moment, un des plus beaux – sinon le plus beau – de toutes mes études universitaires. Mes parents, mes beaux-parents, mon grand-père, mon amour, mes jumeaux, mes collègues, mes amis: tous présents et réunis en ce lieu au sein duquel j'avais passé près de dix ans de ma vie.

Et c'est en écrivant ces lignes que je réalise une chose: cette soutenance fut la dernière véritable « activité », mon dernier tour de piste à l'Université Laval. J'avais en effet obtenu une bourse de recherches postdoctorales à l'Université Concordia qui avait commencé quelques mois auparavant. L'aventure se poursuivait, mais sous d'autres cieux. Mon séjour à Concordia ne dura d'ailleurs pas très longtemps; en avril 2011, à la suite d'une série d'entrevues où j'ai notamment fait ressortir mon expérience au sein d'Artefact, j'apprenais que j'obtenais le poste de professeur régulier (histoire du Québec/Canada après 1945) au Département d'histoire de l'Université du Québec à Montréal. Depuis ce temps, je continue toujours à en apprendre sur mon métier d'historien, tout en me voyant également prendre le rôle, à mon tour, de « passeur » qui s'implique dans la formation des étudiants de deuxième et troisième

cycles. Cette sensibilité que je montre aujourd'hui à l'égard de cet enjeu de formation, je la dois en grande partie à mes années passées à l'Université Laval, notamment en m'impliquant au sein d'Artefact.

C'est pourquoi l'Université Laval, le Département d'histoire (devenu le Département des sciences historiques) et Artefact représentent pour moi des souvenirs intarissables et impérissables, alors que j'y ai développé plusieurs amitiés qui me sont chères aujourd'hui et que j'y ai appris le métier que je pratique dans la vie de tous les jours. Par ce témoignage, je tiens donc à rendre hommage à cette institution qu'est Artefact, à son colloque étudiant qui est devenu un incontournable dans le calendrier annuel des colloques, et à ses Actes du colloque qui, année après année, permettent à de jeunes chercheurs de faire connaître leurs réflexions et travaux. Félicitations à toutes celles et à tous ceux qui ont participé et qui participent à ce succès! Votre travail compte, et votre expérience vous transformera.